

7^{ème} Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 31.08.2012

Je terminais le chapitre d'hier en disant qu'il me semble que partout, la plus grande tentation pour les moines et les moniales est la tentation contre l'humilité, c'est-à-dire la tentation d'orgueil et de pouvoir, qui est la tentation et la nature du péché originel. C'est pour cela, je crois, que Saint Benoît demande au cellérier et à tout le monde de cultiver la crainte de Dieu, pour s'opposer à cette tentation qui empoisonne tout ce que nous faisons et surtout les relations communautaires.

Dans le contexte du travail, des responsabilités, de l'œuvre que nous accomplissons, il est cependant important de comprendre que la crainte de Dieu s'oppose à l'orgueil et à la soif de pouvoir si nous la vivons comme préférence de l'œuvre de Dieu à la nôtre. C'est-à-dire qu'il ne suffit pas de combattre l'orgueil en lui opposant un sentiment d'humilité. L'humilité consiste au contraire à laisser l'œuvre de Dieu l'emporter sur la nôtre. L'humilité est de préférer l'œuvre de Dieu à la nôtre. On triomphe de l'orgueil de la construction de la tour de Babel en lui préférant la construction du Temple de Dieu qui est l'Église, une construction dont le Maître d'œuvre principal est Dieu lui-même, l'Esprit Saint, et dont nous pouvons seulement être coopérateurs et instruments. L'humilité est d'accepter dans la réalité concrète de notre vie ce que nous dit Jésus : "Sans moi vous ne pouvez rien faire." (Jn 15,5)

Notons que cette humilité est l'humilité du Christ lui-même qui n'a jamais voulu accomplir autre chose que l'œuvre du Père : "Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre" (Jn 4,34). Et à la fin de sa vie terrestre, Jésus dira au Père dans la prière sacerdotale de la dernière Cène : "Je t'ai glorifié sur la terre, en accomplissant l'œuvre que tu m'avais confiée." (Jn 17,4).

Jésus est le premier à "magnifier le Seigneur agissant en lui" (cf. RB Prol. 30). Mais ces paroles de Jésus mettent en évidence un aspect essentiel de la crainte de Dieu et de l'humilité dont le chapitre sur le cellérier est un excellent exemple : l'obéissance. Saint Benoît, à plusieurs reprises, demande à l'économe une obéissance docile et précise envers l'abbé : "Qu'il ne fasse rien sans l'ordre de l'abbé. Qu'il observe ce qui lui est commandé" (RB 31,4-5) ; "qu'il fasse tout avec mesure et selon les ordres de l'abbé" (v. 12) ; "il aura soin de tout ce que l'abbé lui aura prescrit, et il ne s'ingérera pas dans ce qu'il lui aura défendu." (v. 15).

Cette obéissance, nous devons la comprendre dans le cadre de la crainte du Seigneur qui nous fait magnifier Dieu œuvrant en nous. Le moyen le plus sûr de faire l'œuvre de Dieu est l'humble obéissance, l'obéissance du Christ au Père. Le fruit en est que, dans tout ce que nous faisons, le Père est glorifié, comme l'a glorifié, magnifié, Jésus lui-même : "Je t'ai glorifié sur la terre, en accomplissant l'œuvre que tu m'avais confiée." (Jn 17,4)

Ainsi, tout le travail du cellérier, sa préoccupation pour tout, pour tant de choses pratiques, concrètes et matérielles, et pour les besoins matériels et corporels des frères, devient alors cette "terre" sur laquelle le Christ est venu en se faisant homme, et qui attend de devenir le lieu de la glorification du Père, la demeure de sa gloire, comme le Ciel. C'est pourquoi il y faut la crainte de Dieu, le sens de la présence de Dieu à adorer, également dans les tâches pratiques et matérielles du monastère, car dans le Christ,

tous les aspects de la réalité humaine et terrestre sont devenus demeure de la gloire de Dieu, sont devenus Temple de sa présence, sont devenus "autel", comme le suggère saint Benoît au cellérier (RB 31, 10).

Saint Benoît est conscient que l'obéissance ne nous donne pas seulement d'agir comme Dieu veut, mais qu'elle permet à l'œuvre de Dieu de se réaliser en nous et à travers nous. L'humble obéissance de qui craint Dieu, c'est-à-dire de qui reconnaît Sa présence et L'aime, permet à Dieu d'être à l'œuvre dans nos vies, d'agir en ce que nous faisons et de manifester ainsi sa gloire sur la terre, c'est-à-dire de Se manifester Lui-même, sa Présence, son Amour.

Jésus a vécu sur terre dans une humble et continuelle obéissance au Père, conscient que cette obéissance permet au Père de Se manifester au monde, de manifester sa gloire. La Croix elle aussi a manifesté l'œuvre et la gloire de Dieu, parce qu'en elle Jésus a exprimé et accompli totalement sur la terre son humble obéissance au Père. Ainsi, même à travers la mort, Dieu a pu œuvrer et agir, et l'action de Dieu à travers la mort obéissante du Fils est la Résurrection, la gloire de la Résurrection.

Une autre tâche dans le monastère pour laquelle Saint Benoît demande un moine "craignant Dieu", est la charge d'infirmier : "On assignera aux frères malades un logis particulier et, pour leur service, un frère craignant Dieu, diligent et soigneux" (RB 36,7).

Déjà dans la charge du cellérier, on voit que pour saint Benoît l'important, beaucoup plus que les choses matérielles, est toujours la relation fraternelle, la charité. Par exemple, il demande au cellérier que "s'il ne peut accorder ce qu'on lui demande, il donne au moins une bonne réponse" (31,13). Il demande qu'en toute chose, sa préoccupation ne soit pas seulement de bien gérer les choses, mais surtout de favoriser la croissance de la communion, de la charité fraternelle.

Dans la charge de l'infirmier, cet aspect est encore plus important, parce que l'infirmier doit agir dans un contexte de relations rendues plus délicates à cause de la maladie, de la douleur, des nécessités du malade.

Envers les malades, saint Benoît demande un respect et une attention extrêmes. Il demande une attention prioritaire, une préférence absolue d'attention : "On prendra soin des malades avant tout et par-dessus tout – *Infirmorum cura ante omnia et super omnia adhibenda est*" (RB 36,1). La raison est, plus que la compassion naturelle, la foi en la présence du Christ en eux : "On les servira comme s'ils étaient le Christ en personne. – *sicut revera Christo, ita eis serviatur*". Et le fondement de cette foi est la révélation, la parole de Dieu, l'Évangile : "puisqu'il a dit : 'J'ai été malade et vous m'avez visité' (Mt 25,36), et 'Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait.' (Mt 25,40)" (RB 36,2-3).

Nous comprenons que dans ce cas, la crainte de Dieu de l'infirmier est fondée d'abord et avant tout sur un acte de foi, un regard de foi qui regarde la réalité, les personnes, à la lumière du Christ, reconnaissant le Christ, se mettant en relation avec le Christ. Reconnaître le Christ présent dans le frère ou la sœur qui est dans le besoin est la condition et l'aliment de la vraie charité.

Nous approfondirons ce chapitre demain.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist